

ALL BOVARYS

conception, texte et mise en scène : Clara Le Picard
d'après *Madame Bovary* de Gustave Flaubert

Auteure, metteuse en scène, comédienne, Clara Le Picard s'intéresse à la société contemporaine, cette fois-ci par le prisme du premier roman moderne : Madame Bovary. Comme elle va avoir quarante ans, c'est le temps du bilan et comme Madame Bovary est un roman qu'on peut lire à tous les âges de la vie et que Flaubert aurait dit : « Bovary, c'est moi », Clara dit : « Moi, c'est Clara Le Picard. » Alors est-ce que Madame Bovary, c'est Clara Le Picard ? Pour questionner ce problème de fond qui nous concerne tous, elle imagine faire un spectacle avec quatre experts qui scruteront le roman pour savoir où on en est du bovarysme aujourd'hui. Pour l'heure, Clara a rassemblé son public potentiel pour le convaincre de participer à un KissKiss-BankBank visant à financer son projet. Sa mère, icône de la Nouvelle vague, est là pour l'aider...

avec

**Françoise Lebrun, Clara Le Picard
et Or Solomon**

texte, mise en scène et scénographie : Clara Le Picard
musique : Or Solomon
costumes : Marion Poey
assistanat à la mise en scène : Anne-Sophie Popon
collaboration à la dramaturgie : Laurence Perez
régie : Guilhem Jeanjean

La Presse en parle :

(revue de presse complète disponible sur le site) :

L'intrigue est inénarrable et c'est tant mieux parce qu'avec son spectacle génialement bricolé, la fausseté maladroite Clara Le Picard décrypte le monde culturel. Grâce aux rêves d'Emma, All Bovarys part dans des arborescences fantaisistes. Abandonnez vos références.

**All Bovarys ou quand la scène exulte - La Provence
23 janvier 2015**

Derrière une mise en scène ludique et un jeu aérien, All Bovarys recèle une analyse acérée de la comédie sociale, aux arguments solides. To Bovary or not to be - Ventilo 21 janvier-3 février 2015

Objet ludique, «matière à jouer» qui se modèle à vue sur le plateau, brouillant (on a tellement de plaisir à se laisser prendre) les frontières entre réalité et fiction, All Bovarys séduit à plus d'un titre et invite sans doute à aller au delà de la solide désinvolture affichée.

All Bovarys ou une adaptation très libre de l'oeuvre de Flaubert : Bovary c'est qui?- Zibeline février 2015

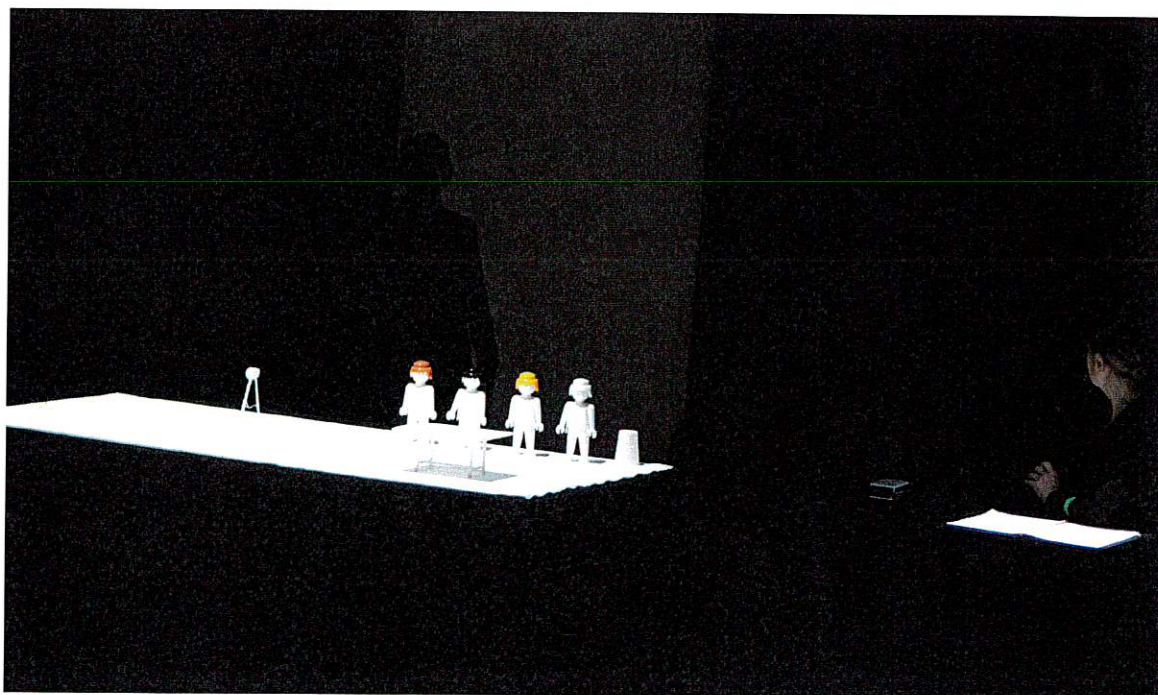


photo : A. Mellon



photo : A. Mellon

Auteure, metteuse en scène, chanteuse et comédienne, **Clara Le Picard** aime s'inventer des doubles. Des figures plus que des personnages, qui traversent son théâtre pour essaimer, toujours avec humour, quelques sérieux points de vue sur notre société. Certaines sont récurrentes telle Martine Schmurpf, scientifique autodidacte imaginée pour l'un de ses premiers solos, L'Endroit de l'objet. D'autres endossent jusqu'à son nom, telle la Clara Le Picard de *Dreaming of Emma Bovary* qui, épaulée de quatre Playmobils, nous fait le récit de sa prochaine création. C'est que le théâtre de Clara Le Picard se plaît à brouiller les frontières entre fiction et réalité, à frayer avec le faux pour mieux approcher le juste. Vraies fausses conférences, spectacles-projections au sens où le public y accède à travers son imagination ou dispositifs plus classiques : les formes empruntées sont multiples et souvent atypiques. Mais qu'elles abordent, par le rire et l'absurde, l'inquiétante spirale de notre consommation, les dangers de notre alimentation ou le terrible règne du paraître, ces rêveries sont le résultat d'un minutieux travail de documentation, d'une écriture qui s'appuie sur une forte connaissance du sujet et de ses différentes analyses par les humanités. Diplômée des Arts décoratifs de Paris section scénographie, Clara Le Picard soigne tout autant le fond que la forme, portant une attention particulière aux objets dont elle fait de véritables partenaires de jeu. Partisane d'un théâtre tout terrain, elle conçoit aussi bien des pièces pour plateaux de théâtre que des opus plus légers, capables d'investir appartements, entreprises, écoles ou tout autre espace socio-culturel. Soucieuse d'entretenir une relation de proximité avec le public, elle embarque régulièrement des amateurs dans son aventure artistique, à l'image des douze avatars de *Cooking with Martines Schmurpfs*. Elle est, par ailleurs, fortement engagée dans des ateliers de théâtre, d'écriture et de slam qu'elle mène aussi bien en milieu scolaire et associatif qu'en centre pénitentiaire.

Françoise Lebrun est surtout connue pour son rôle de Veronika dans «*La Maman et la Putain*» de Jean Eustache (1973).

Elle a souvent joué pour Paul Vecchiali, dont le diptyque sur les rapports post-amoureux «*Trous de mémoire*» (1984) et sa suite «*À vot' bon cœur*» (2004). Elle a aussi travaillé pour Marguerite Duras, André Téchiné, Lucas Belvaux, Gaël Lépingle, Pierre Creton, Vincent Dieutre, etc.

Elle chante sa propre mise en scène lors d'un concert du groupe Diabologum pour la chanson «*La Maman et la Putain*» en octobre 2011.

Dernièrement, on l'a vue dans les films de Guillaume Nicloux : *Holidays*, *La Religieuse*, *L'enlèvement de Michel Houellebecq*.

Or Solomon

Pianiste et compositeur originaire d'Israël, Or Solomon se forme à la musique classique, puis s'en détache pour se frayer une voie plus personnelle, loin des formats établis. C'est sans doute cette approche, libre et poétique, qui lui vaut de collaborer avec des artistes de renom : il est l'un des piliers du Magic Malik Orchestra (2000-2006), le chef d'orchestre de la tournée Dante d'Abd Al Malik et mène des collaborations avec Camille, Tony Allen ou encore Mathieu Boogaerts. Aujourd'hui, il se consacre à ses propres créations : un premier album, *Round-trips*, piano solo, puis un second, *Improvisations pour Georges Braque*, conçu à partir d'une performance réalisée pour la Nuit blanche, à la demande du Grand-Palais.

Entretien

Dans vos derniers spectacles, vous jouez volontiers du principe de double théâtral à travers la figure d'une scientifique autodidacte du nom de Martine Schmurpf. Dans All Bovarys, votre « double » va jusqu'à emprunter votre nom et endosser votre fonction de metteuse en scène. Est-ce à dire que ce spectacle est plus personnel que les précédents ?

Clara Le Picard : Je ne pense pas qu'il soit plus personnel : les préoccupations de Martine Schmurpf, que ce soit l'objet ou l'alimentation, étaient résolument les miennes lorsque j'ai écrit les deux pièces dans lesquelles elle apparaît. Il se trouve que l'histoire d'Emma Bovary a été inspirée à Flaubert par un fait divers. À ce titre, il me semblait intéressant d'user sur scène d'un équivalent contemporain, mais tout aussi trafiqué que le personnage du livre. Car Flaubert a beau prétendre avoir fait un roman « scientifique » sur le sujet, il n'empêche qu'il se cache derrière chacune de ses phrases. Il m'est donc venu en tête d'utiliser ma propre identité pour ce spectacle. En faisant semblant d'être moi-même, j'emprunte le même chemin que Flaubert. Cela m'amusait d'autant plus que ce « je » contribue à brouiller encore un peu plus les frontières entre fiction et réalité sur lesquelles je travaille. Ici, je pousse plus loin la réflexion sur la comédie sociale. Ma parole est-elle la vérité de ce que je suis ? Être soi peut-il se limiter à un discours sur soi ? Finalement, la Clara Le Picard de All Bovarys est toute aussi fictive que Martine Schmurpf : avec elle, je poursuis ma réflexion sur la fictionnalisation de soi.

Vos spectacles traitent de sujets relativement sérieux : la possible aliénation de l'homme par l'objet, sa relation de plus en plus distendue et dangereuse à son alimentation ou encore la place de la femme dans notre société. Tous le font de façon décalée, en maniant l'absurde et le second degré. Pensez-vous que l'humour soit un levier pour la transmission des idées ? Si oui, quels seraient vos référents, vos pairs en la matière ?

Ma démarche est double : à partir de choses sérieuses, faire rire et réfléchir. Mes pièces ont toujours traité de sujets graves. Mon premier spectacle, EL, abordait par exemple la pédophilie, mais il le faisait d'une manière très directe, et donc éprouvante pour le spectateur. Et puis la vie s'est durcie, les crises financière et économique sont arrivées et j'ai jugé bon de ne pas rajouter à la morosité ambiante. Ce qui ne signifiait en aucun cas renoncer à mettre en scène des sujets sérieux. Tout d'un coup, j'ai commencé à me dire que le rire, c'était bien, que c'était une bonne manière de mettre un pied dans la porte pour que le cerveau de gens se mette ensuite à fonctionner. Honnêtement, trouver le bon ton n'est pas allé de soi car je ne suis pas une grande comique au quotidien ! Mais je ne me suis rien imposé, je n'ai pas cherché à ressembler à tel ou tel comique dans la mesure où je n'y connaissais rien. Ce sont les gens qui, en découvrant mon travail, m'ont dit que mon humour leur faisait penser au sens de l'absurde des Monty Python et au côté grinçant de Pierre Desproges. Mais encore une fois, je n'ai pas de modèle. Je crois simplement que j'ai toujours eu ce « mauvais esprit » en moi et qu'il s'est très naturellement invité sur scène quand je me suis autorisée à faire rire les gens !

Dans vos solos, comme dans vos grandes formes, vous avez une façon bien à vous de solliciter les spectateurs. En quoi cette absence de quatrième mur est-elle importante pour vous ?

Dans chacune de mes pièces, j'essaie d'instaurer un flux entre les spectateurs et moi, de mettre en place des allersretours. Bien sûr, il y a le fait de faire intervenir quelques spectateurs pour m'aider à mener à bien le spectacle, mais il y a, selon moi, quelque chose de bien plus important. Une notion que j'ai nourrie à la lumière du travail de Jérôme Bel. Selon lui, lorsque la scène déploie beaucoup d'énergie, le public reçoit les choses relativement passivement. Par contre, s'il y a moins d'énergie sur le plateau, le public se met inévitablement au travail. Pendant mes spectacles, je joue beaucoup de ces variations d'énergie. Tout particulièrement au début, en m'approchant d'un degré zéro de jeu, en développant une présence proche de la véracité de celle des amateurs. Et lorsque je me mets au creux de l'énergie alors, inmanquablement, les spectateurs se mettent au travail pour aller me chercher. Parce qu'ils sont très proches, parce qu'il n'y a pas de quatrième mur entre eux et moi. Je les implique dans mon travail comme je souhaiterais qu'ils soient impliqués dans la chose publique, la *Res publica*.

Vous êtes l'auteure-interprète de vos propres textes. Comment envisagez-vous votre travail d'écriture ?

J'ai toujours dit que j'écrivais des textes qui me permettaient de tenter des choses que je ne trouvais pas dans le répertoire existant. Les textes que j'écris ne sont pas faits pour exister tous seuls, ils sont faits pour être le support de laboratoires scéniques. C'est en cela que je ne me considère pas comme un auteur au sens traditionnel du terme.

Mon idée première est toujours de créer un objet théâtral en lien avec un sujet qui m'intéresse, et non de mettre mon art au service de telle ou telle cause, aussi bonne soit-elle. Je ne travaille d'ailleurs jamais sur le premier degré, mais plutôt sur le deuxième, voire le troisième : la dérision fait partie intégrante de ma démarche artistique.

Effectivement, s'ils interrogent des sujets de fond, des maux contemporains de notre société de consommation, vos solos n'en questionnent pas moins le théâtre. La série des Dreaming et maintenant All Bovarys réussissent le tour de force de nous faire vivre, à nous spectateurs, un spectacle qui n'a pas encore été créé. Comme si vous éprouviez à chaque fois l'instant où le théâtre advient...

J'ai toujours préféré les romans à leur adaptation cinématographique. J'ai toujours préféré imaginer dans ma tête le détail des histoires plutôt que de me voir imposer leur interprétation par un tiers. Il y a assurément une trace de cela dans mon travail, bien que je me situe à mi-chemin de la position radicale qui consisterait à ne rien donner à voir. Car je représente tout de même des choses sur scène, j'alterne entre des moments d'évocation, par la parole, par la manipulation d'objets, et des moments de franche interprétation, d'incarnation très concrète. Mais le public a à compléter, à rajouter tous les détails, les costumes, les éclairages, le décor, et se construire mentalement la représentation de ce que je lui suggère à travers mes mots et mon corps. Pour que le spectacle advienne, il n'y a, en apparence, besoin de rien, ou de très peu. Il y a simplement besoin d'une connivence entre un acteur et un public, et que tout le monde soit d'accord pour se laisser embarquer dans une aventure commune.

Dans votre travail, le théâtre repose fortement sur vos épaules, mais aussi sur quelques objets auquel vous semblez attacher un soin tout particulier. En quoi constituent-ils, pour vous, de véritables partenaires de jeu ?

Ce sont des supports de rêverie, des stimulateurs d'imaginaire. Cela tient au pouvoir d'évocation des mots. Tirez sur le sommet de l'iceberg et tout viendra avec. Nous sommes là dans quelque chose de très rudimentaire mais aussi de très ancestral, quelque chose qui touche, selon moi, à l'essence-même du théâtre.

Propos recueillis par Laurence Perez, novembre 2014